

Rencontre avec Daniel Coche, **réalisateur avec Damien Fritsch** **du film *Liberté, Égalité, Fraternité* (32 mn),** **sur la marche de Pâques à Strasbourg.**

Daniel Coche :

Je vous remercie d'être là et je suis très content, car en fait c'est la première projection publique du film, qui a été réalisé au mois de mai. Les réalisateurs n'aiment pas parler de leurs films avant la projection, mais comme c'est une table ronde, je dirai quelques mots. Quand il y a eu cette idée de manifestation, on s'est dit qu'il y aurait beaucoup de monde et qu'il faudrait garder une trace de cet événement. On a patagé pendant les quinze jours avant pour savoir comment on allait le filmer.

Finalement on a adopté un point de vue simple, qui est celui du marcheur. On a vraiment fait la marche. On avait préparé un certain nombre de points fixes, des balcons qui donneraient une vue d'ensemble. Finalement on n'a pas du tout utilisé ces balcons, parce que cela nous semblait tout à fait inapproprié d'aller se poster sur un balcon, ce qu'ont fait, d'ailleurs, un grand nombre de reporters pour la télévision. On a préféré rester jusqu'au bout au coeur de la marche.

En ce sens, ce n'est pas un reportage, ni un documentaire, mais peut-être un film de marcheurs. Par ailleurs, on a compilé toutes les images de télévision, pour voir. Les télévisions ont fait toutes les mêmes images, qui sont les images des quelques violences qu'il y a eu, quelques images de marcheurs, et quelques images des leaders politiques dont Jospin. C'était un dispositif très bien rôdé, puisque autour de Jospin il y avait un sas composé par trois rangs de manifestants, et tous les cameramen de télévision attendaient dans le sas ligne après ligne pour poser « La » question. Il en ressortait que revenaient les mêmes questions. Cela faisait toujours partie des reportages donnés à la télévision. Nous, notre point de vue, ça a été de faire la marche.

Débat après la projection du film.

Charlotte Herfray :

Quelles sont vos impressions, qu'est-ce que vous avez éprouvé en regardant ces images ?

- J'étais un peu gênée au début de la projection parce que j'avais l'impression qu'on ne voyait aucune banderole dans la manifestation, et que Daniel Coche avait substitué au message des banderoles son propre message, en intercalant un texte. Ensuite j'ai été subjuguée par la masse de gens qui sortaient d'un goulot, avec cette zone de lumière au-dessus et cette masse sombre, et en même temps grave, de la musique très grave, j'ai été subjuguée par ces images, ce passage du film qui est absolument génial et qui a bien restitué l'atmosphère de la manifestation.

- Moi, ce qui m'intéressait, c'est l'idée de groupe, qui forme une espèce de masse. Je pense qu'il y a un phénomène de coordination entre les individus, qui utilisent leur corps comme ressource communicative. Ce qui est intéressant, c'est la cohésion du groupe. Aussi, ce qui était intéressant, c'est la dynamique du groupe, c'est-à-dire les mouvements de marche et d'arrêt, de balancements de la foule, et aussi la notion de rythme : accompagnement avec la musique. A l'arrêt, il y a des cris, les gens s'arrêtent, et il y a des mouvements, plutôt que d'inertie vers l'avant, de haut en bas, et donc les gens utilisent différemment l'espace qui les entoure et donc je pense qu'il y a une gestion de l'espace aussi qui entre en jeu.

C. Herfray : Je vous remercie beaucoup. Vous voyez comme on intellectualise très vite, on passe à l'analyse. Enfin, je crois qu'il est important aussi de passer à la réaction.

- Je suis parisienne, mais ce n'est pas une excuse, j'aurais pu y être, mais je n'y étais pas, donc je la découvre. J'ai bien compris le point de vue et je le trouve très intéressant, mais il me pose problème. C'est vrai qu'on voit quelques banderoles mais on en voit peu, et je me demande si le Martien qui débarque et qui voit ces images comprend bien ce qui s'est passé. Alors le problème est de savoir si ce film-là a pour fonction de faire comprendre et d'apporter une démonstration. Est-ce que ce n'est pas un film d'auto-reconnaissance ?

C. Herfray : Est-ce qu'il vous a émue ?

- Non. Il m'a intéressée dans la première partie parce que je me suis dit : tiens, on filme la manifestation comme je ne l'ai jamais vue filmée, mais j'ai très vite cessé de marcher, parce que j'en fais beaucoup, des manifestations, donc je les vois toujours comme ça, donc ce qui m'intéresse c'est précisément de les voir autrement.

- Moi je trouve que l'initiative est importante dans la mesure où l'objectif, c'est de garder une trace. J'ai bien aimé un plan : le tonneau qui roulait par terre. Pour moi, ça symbolisait quelque chose, enfin tout ce qu'on veut mettre dans ce plan, c'était très fort. Et l'autre plan, l'orchestre qui roule. Mais, à la fin je l'ai trouvé un peu long. À la fin, je l'ai trouvé très beau parce que c'est comme un accouchement, il y a une émotion, on attendait quelque chose, et la fin, ce n'est pas ce que j'attendais. Une petite critique si je peux me permettre : il paraît que c'était immense, il y avait une masse de gens, mais j'ai l'impression qu'il n'y a pas un plan qui rende cette immensité de la chose.

- Je veux bien réintervenir sur cette notion de longueur, ou cette phrase que vous avez eue : "J'ai arrêté de marcher", alors que eux ils ne faisaient que ça, de marcher. Je crois qu'il y a un problème, dans ce type de films de témoignage, de rétraction ou de distension du temps. C'est-à-dire, par exemple, quand vous faisiez allusion à la façon dont la télé officielle a traité la chose, c'est des prélèvements temporels d'une extrême rapidité et d'un extrême arbitraire et c'est quelques minutes où l'on va à la pêche. Et puis, là c'est un choix qui est un peu entre les deux, où vous n'avez pas pu non plus rendre compte de la grande longueur de la manifestation, c'est-à-dire que ce n'est pas comprimé, mais c'est suffisamment distendu pour que parfois la tension baisse. Je crois qu'on voit un exemple des problèmes de tournage et de montage que pose ce type de choses dans *Route One* de Kramer où ce sont des gens qui marchent, qui commencent à la frontière du Canada et qui vont jusqu'à Miami, où d'un côté il y a un film qui dure sept heures, et de l'autre des interventions télévisuelles qui durent quelques minutes. Entre les deux, il y a ce voyage qu'ils ont mis plusieurs mois à faire, dont ni l'un ni l'autre témoignage ne rend compte. Je crois que ce problème du temps pour rendre compte des manifestations est complexe, même quand on essaie de le résoudre comme ici, en toute honnêteté si j'ose dire.

C. Herfray : Vous avez été ému, agacé ?

- Au début - moi aussi je suis parisien - très intéressé et ému, puis peu à peu l'adhésion s'en va parce que le rythme du film, pour celui qui n'y était pas, n'est peut-être plus suffisant pour mobiliser notre attention.

- Je n'avais pas pu percevoir depuis ma place dans le rang des officiels. Finalement, nous étions un peu enfermés dans notre petit cercle, évidemment nous avons participé à la manifestation. Mais enfin nous avons mis, comme le disait tout à l'heure André Rauch un pied devant l'autre, sans avoir ce regard sur les aspects plus insolites de la manifestation, sinon quelquefois quand quelque chose se passait à un balcon. Donc qui, d'une certaine manière, était également une forme de manifestation, qui était d'ailleurs soit des manifestations d'adhésion et de soutien, soit également des manifestations hostiles et même quelquefois très hostiles. C'est un peu le sentiment que j'ai eu. Maintenant sur le film lui-même je ne suis pas du tout spécialiste et je ne m'aventurerai pas sur des considérations plus techniques, simplement j'ai un peu eu le même sentiment que le monsieur qui vient d'intervenir, c'est-à-dire que dans la seconde partie, j'ai éprouvé un sentiment de longueur. On a peut-être trop insisté à mon goût sur ce petit orchestre et ce qui se passe autour. J'aurais préféré, mais ce n'est qu'un avis de profane, d'autres séquences sur d'autres manifestations.

C. Herfray : Quand vous y étiez.....

- Je dirais que cela me remémore l'ambiance générale de la manifestation, notamment j'y étais quand même aussi au moment de la mise en route place de l'Etoile, mais là je m'y suis retrouvé sous une autre forme, que je n'avais pas pu ressentir durant le cortège.

- Justement je trouvais très intéressant ces deux aspects, parce que j'y étais, mais je n'avais pas remarqué que tous les langages avaient été employés, la gestuelle, le chant, la musique, la parole, la danse. Cela m'a paru très intéressant dans le film. Et le deuxième aspect, c'est une scène qui était heureusement soulignée, un peu insolite et très surprenante parce qu'on ne pouvait pas la voir si on n'était pas dans ce groupe-là. C'était une sorte d'exorcisme avec deux personnes dont l'une portait un masque et a entamé une sorte de danse rituelle. Cela m'a paru vraiment intéressant de le souligner. Cette scène-là m'a vraiment frappée parce qu'il fallait être dans ce groupe-là pour la voir, et elle était assez représentative de l'objectif de la manifestation.

- J'ai trouvé moi dans le film un grand sentiment de liberté. J'ai trouvé cela très intéressant, et en fait dans cette caméra qui est au milieu de la foule, on pourrait dire comme un poisson dans l'eau, c'est peut-être ça que j'ai remarqué et qui m'intéresse le plus. Parce qu'en fait, cette caméra qui fait tout le trajet de la manifestation, elle est toujours présente, et ce qui est intéressant ce n'est pas le décor qui est autour, les façades, les rues, mais seulement les gens qui sont autour, et ça je trouve ça assez remarquable, en tout cas par rapport au choix qui a été fait. Qui n'est pas ce que j'appellerais une vision policière, qui est la vision en plongée sur l'immensité de la foule, qui a un intérêt peut-être au niveau comptable, mais pas d'intérêt en terme d'énergie. Et l'énergie, elle vient de ce qu'à côté de soi il y a des gens, devant soi il y a des gens, derrière soi il y a des gens, à gauche, à droite, partout il y a des gens, et que cette masse d'énergie fait cette manifestation. C'est à partir de là qu'on a ce sentiment d'appartenance à quelque chose qui est en train de bouger.

Daniel Coche :

Je suis content d'entendre tout ça. Pour ajouter un mot, c'est vrai qu'il n'y a pas de banderoles. On en a filmé, mais au fur à mesure du montage, on les a éliminées et je crois qu'en définitive, il n'y en a aucune. En tout cas c'était le choix qu'on a fait, qu'il n'y ait aucune banderole. Il y en a des pliées, qui sont peu lisibles, à part je crois le monsieur qui arrive à la gare et qui tient un carton avec "En mémoire d'Auschwitz". D'ailleurs, c'est un peu le pendant puisqu'on retrouve la phrase de Robert Antelme, "Wir sind frei", qui est la dernière phrase de son livre *L'Espèce humaine*. Donc, c'est délibéré, cette absence de banderoles, et parce que c'est vrai qu'on a fait ce film, on l'a monté, finalement on le projette maintenant, mais ce que je voudrais, c'est que dans trente ans, on découvre ce film comme un moment de vie de 1997, que ce soit des humains ou des chercheurs, et qu'on le voie de cette façon-là.

C'est vrai que les banderoles, les inscriptions, les signatures, pour nous n'étaient pas importantes. Et je crois pour les gens qui marchaient, les 50 000, il y en avait très peu qui étaient organisés dans quelque chose. Autrement, j'ai retenu ce petit débat sur la longueur, c'est délibéré d'avoir fait des plans-séquences, de prendre le temps. On travaille souvent pour la télévision, pas pour les news, mais même en documentaire et on connaît les problèmes de longueur. C'est vrai qu'on a voulu se donner cette liberté, pas pour en tartiner, mais j'ai bien aimé la remarque de je ne sais plus qui qui a parlé d'un accouchement. C'est vrai que ce grand parcours de la rue de la Fonderie jusqu'aux retrouvailles avec le soleil c'est une chose que je savais, que je retrouverais le soleil à cette heure-là dans la rue de la Mésange, et ce cri, c'est long, mais c'est peut-être l'accouchement de la manifestation, avec après le pique-nique où on calme le jeu. Il y a un autre cinéaste qui m'a fait une observation sur le temps que j'ai trouvée assez juste. Il m'a dit que pendant ce long moment de sept minutes, cet accompagnement avec l'orchestre qui s'appelle "Ceux qui sont debout", "Ceux qui marchent debout" ou "Ceux qui sont debout", c'est que j'aurais pu aller m'intéresser à d'autres personnages.

C'est vrai, mais l'idée, c'est vraiment de prendre le temps, parce que l'image ne prend plus le temps. On n'avait aucun impératif de durée, et si vous voyez l'ensemble du film, il y a des moments qui sont très serrés et puis des morceaux où je crois qu'il faut être avec les marcheurs. On a fait la marche à reculons, mais on l'a faite aussi.